

Biographies

Une vie mise en roman

Seulement pour vous dire

EXTRAITS

Tout ce que j'ai réalisé dans ma vie fut conditionné par mon enfance. Si J'avais eu une enfance normale, je pense que je n'aurais pas accompli tout cela...

« Même s'il vous arrive dans votre existence des choses graves, on peut toujours essayer de réagir, de repartir pour faire autre chose, sans pour cela avoir de l'argent. On a de l'argent quand on travaille beaucoup... »

#####

L'homme qui m'a violée pendant cinq ans, se prénomait Jean, un bon père de famille, estimé dans tout la ville. Sa prédation de pédophile n'a pu se réaliser qu'avec la complicité implicite de mes parents qui l'estimaient au point que ma parole n'aurait pas été crédible. Jean le savait fort bien. J'avais si peur d'eux, que j'ai préféré m'écraser, subir en cachette et être l'objet d'un plaisir solitaire.

Dès l'âge de onze ans je suis devenue un onanisme perfectionné, le réceptacle dégradant d'un homme qui abusait d'un enfant pour seulement soulager son besoin si masculin... Pourtant avant cet âge fatidique, tout était confraternel. Lorsque nous partions ensemble en vacances, eux en camping et nous en location avec toute notre ménagerie, chiens, oiseaux, une vraie expédition, nous nous amusions beaucoup. Jean avait des gestes de père envers moi, pas plus ; c'est plus tard que cela s'est gâté. Juste après mon entrée en sixième son comportement changea, il porta sur moi un autre regard et il a commencé à me salir. Plus des gestes d'affection, de caresses par inadvertance, mais des mains vagabondes qui devinrent plus entreprenantes sur tout mon corps. Ses doigts de plus en plus curieux, provoquèrent des sensations que j'ai perçues dès le début étrangement malsaines, jusqu'au jour où il a perpétré son premier attouchement, suivi de viol hebdomadaire. Mes parents n'ont rien vu..., ils avaient confiance !

Jean, ce pervers personnage, a agi toujours par chantage psychologique : *« Si tu leur dis, ton père va te tuer, il ne te croira pas... Je leur dirai que c'est toi qui t'es mise toute nue devant moi, que tu as voulu me sucer le sexe... »*

Ayant peur de mes parents, de leur réaction inappropriée à mon sujet, j'ai préféré me renfermer, ne rien dire et pourrir à l'intérieur alors que je devenais une jeune fille. Je commençais tout juste à arriver au seuil de la puberté, à ressentir un début de modifications physiologiques s'accompagnant de modifications psychiques lorsque ce pédophile s'est jeté sur moi. Son acharnement m'a perturbée sexuellement parlant, au point que j'ai eu, de tout temps, du mal à concevoir une relation amoureuse stable où le plaisir des sens serait partagé.

Lorsque j'ai fait l'amour avec un homme, je n'ai jamais pu avoir un orgasme, sinon des blocages. Chaque fois que l'on me touchait, que l'on me caressait, je me raidissais en

réaction à ces cinq années de viol où, au lieu de me révolter, j'ai subi ces « saloperies » de pédophile. Dans ma tête je me suis bloquée, tant je refusais cet acte subi. Ce n'était pas ainsi que la jeune fille percevait la relation amoureuse, elle attendait son prince charmant et non un monstre dégradant.

Plus il persistait à m'assaillir, plus je me bloquais, me répétant dans ma tête : « *Toi tu ne m'auras pas, tu ne m'auras pas...* » Mais cette phrase trop souvent exprimée traduisait un traumatisme si bien ancré dans mon inconscient qu'il ressortait sans vergogne aux moindres contacts physiques avec un homme. Le fait qu'il me touche, même si j'éprouvais des envies sexuelles, les portes de l'amour se fermaient, sans pour cela que je sois frigide. J'ai même suivi une sexothérapie pour m'en libérer sans vraiment y parvenir. Je n'ai ressenti qu'une fois un plaisir partagé, avec le père de Xavier, mon dernier enfant.

Si dans ma vie de femme, je n'ai eu que peu d'amants, c'est à cause de ce blocage psychologique. Pour pallier les avances masculines, depuis toujours je porte des pantalons, car en robe j'ai l'impression que les mecs vont me toucher et je me bloque... Dès qu'un homme me touche, comme dans un château fort, les herses descendent l'une après l'autre pour maintenir hors de l'enceinte l'envahisseur. Le seul qui a réussi à contrer mes défenses fut le père de Xavier, il prenait le temps. Quand une herse tombait, il arrêtait ses caresses tout en maintenant ses envies... Il attendait que le temps de la répulsion se passe avant de reprendre sa séduction et de m'offrir du plaisir. Mais lui aussi m'a trahi !

#####

Je n'avais que onze ans, lorsque tout bascula, lorsque ma vie de petite fille fut malmenée, un peu plus que de coutume, par un comportement pervers à répétition. C'est sans malice que j'ai fait entrer dans la demeure vide de tout adulte, Jean, ce bon ouvrier peintre de trente-cinq ans qui faisait presque partie de la famille. Mon père lui avait recommandé de veiller sur moi et de venir de temps en temps pour vérifier que tout se passait bien, lui donnant même une clé de la porte d'entrée. Jusque-là, ses bons offices d'homme de confiance n'avaient pas été déshonorés, comme s'il avait attendu patiemment que la fillette se soit développée et que sa perversion soit à son paroxysme d'excitation.

Alors que j'étais en train de nettoyer les saletés animales, il frappa à la porte, que j'ouvris tout de suite.

« Bonjour Jean ! Que veux-tu ?... »

Il ne me répondit pas immédiatement, préférant me regarder de haut en bas, comme si c'était la première fois qu'il me voyait. Le connaissant, je n'en pris pas ombrage, me remettant à l'ouvrage, trop excédée par le travail dégoûtant que j'étais obligée de faire.

« Tu ne me fais pas la bise aujourd'hui ?... » demanda-t-il en souriant.

C'est vrai que, de coutume, cette marque de politesse venait presque aussitôt, alors j'ai laissé tomber le balai pour l'embrasser sur la joue, et lui de me continuer :

« Non pas là, sur la bouche !... »

Etonnée par cette demande inhabituelle, je l'ai regardé sans vraiment comprendre le cheminement de ses pensées. La fillette de onze ans s'étonna naïvement de cette nouveauté :

« Pourquoi, sur la bouche ?... »

Lui s'est mis à ricaner bêtement. Goguenard, il enchaîna :

« Pourquoi tu ne sais pas embrasser ?... »

Il y avait dans sa voix de la moquerie méchante, ce n'était plus le même homme que j'avais coutume de voir. Celui-là a commencé par m'insulter, usant presque aux mots près des répliques utilisées par mes parents lorsqu'ils voulaient me mettre plus bas que terre.

« Forcément, tu es trop conne pour savoir ! Oui, tu es trop conne... »

Je ne l'écoutais plus, j'entendais les mêmes critiques que celles de mon père et de ma mère. Cela me donnait mal à la tête, le cauchemar parental semblait resurgir, alors que je les savais loin d'ici ; je ne comprenais plus rien à rien. Puis Jean m'a prise par l'épaule pour me secouer comme un prunier, et moi, presque paralysée, je bougeais au gré de ses mouvements brusques alors que s'échappaient ces mots de sa bouche :

« Tu n'es qu'une idiote ma pauvre fille, tu ne sais même pas embrasser à ton âge ?... Cela ne m'étonne pas, tu es si godiche, un vrai garçon manqué, tes parents ont raison de dire que tu es bête... »

Comme ivre, j'ai perdu la maîtrise de mon organisme, je n'étais plus qu'une poupée démantibulée qui, sans comprendre ce qu'il lui arrivait, subissait l'emprise violente de Jean.

« Je vais t'apprendre moi à embrasser, comme cela tu sauras !... Regarde ta sœur, elle sait depuis longtemps... »

Il arrêta de me secouer, je ne savais que faire, ni que dire... Fuir ou rester, quel insurmontable dilemme ! Reprenant un peu mes esprits, je lui ai répondu en baissant la tête :

« C'est normal, elle est plus âgée et elle a des petits copains... »

J'ai essayé de le regarder en face avec mes yeux apeurés, afin de tenter d'amadouer cet être devenu en un instant un ennemi, comme si, d'instinct, je me sentais en danger. J'aurais tant aimé que cela soit un simple cauchemar, qu'il redevienne comme avant, un ami charmant qui m'apprenait à tenir le pinceau, à peindre sans bavure... Mais il n'en fut rien, j'étais dans la réalité, transie par sa voix devenue plus directive, tandis que son visage s'assombrissait.

« Alors, tu te décides, insista-t-il, toutes les copines de ton âge le font, pourquoi pas toi... »

La peur toujours aussi présente, aussi oppressante, qui m'emprisonnait me désarmait de toutes tentatives de révolte, alors que Jean continuait à parler toujours et encore. A force d'argumenter, il arriva même à me faire admettre des choses tant sa façon de s'exprimer et de me ressasser sa vérité m'avait embrouillée. Je ne savais plus où étaient mes repères, toutes ces agressions verbales avaient usé peu à peu ma réticence et ma résistance. Quand sa main est passée sur mon visage comme le faisait ma grand-mère pour me câliner, me donner de l'affection sans contrepartie, je n'ai pas réagi, mais, là, mon corps a frissonné. J'ai tremblé, surprise par la réaction qui se propageait dans mon organisme, sans penser à mal, ne sachant pas ce qu'était une émotion sexuelle. Cette étrange constatation m'a encore plus paralysée, jusqu'au moment où, tel un électrochoc, j'ai eu le pressentiment que cela n'était pas bien, lorsque Jean autoritairement a posé ses lèvres sur les miennes. Impossible de me dégager, j'étais coincée contre le mur du couloir et le buste de mon agresseur qui n'avait pas l'intention d'en rester là.

Devant ma réticence, il a fait encore plus pression sur moi, usant de sa force pour m'embrasser. Lorsque j'ai senti sa langue au bord de ma bouche, j'ai essayé de me dégager et lui, de nouveau déçu, s'est écrié :

« Arrête de bouger, t'es vraiment une idiote ! Ce n'est pas comme cela qu'il faut faire... Laisse-toi faire, tu verras comme c'est agréable... »

J'ai refusé de nouveau ce contact... Il a commencé à me menacer, prétendant qu'il allait dire à mon père que j'étais une fille dévergondée, qu'il lui expliquerait ma façon de me comporter avec lui... Je n'en croyais pas mes oreilles et ce chantage éhonté m'a fait trembler en faisant resurgir en un éclair de seconde une peur supérieure à tout ce qu'il allait me faire. Déjà j'anticipais la colère de mon père, toujours à crier pour un oui pour un non : « *Tu n'es qu'une imbécile, une bonne à rien, fous le camp de ma vue ! Ce n'est pas possible d'être ainsi...* », j'imaginai son courroux à l'annonce de ma soi-disant perversion de petite aguicheuse. Impuissante à me sortir de ce traquenard, Jean a profité de son avantage pour que je lui cède. J'ai résisté en vain, trouvant je ne sais où une bribe de courage qui m'a fait hurler :

« Tu mens, tu mens, tu n'es qu'un menteur !... C'est moi qui lui dirai ce que tu as voulu me faire... »

Plus je criais, plus il riait de me voir acculée dans mon désespoir, essayant, sans y parvenir, d'échapper à son emprise.

« Ahaaaaa ! Pauvre idiote, il ne te croira pas ton père... Tu sais bien que tu n'es qu'une bonne à rien, une imbécile... Moi, si je te fais cela, c'est pour t'aider... »

C'est vrai que j'avais une peur bleue de mon père et que ce dernier ne me croirait pas. J'étais désemparée, d'un côté comme de l'autre je n'avais aucune échappatoire, j'étais dans la nasse des adultes odieux et eux profitaient de la fragilité de l'enfant. Comme j'étais en position de faiblesse, la voix de Jean s'est faite plus douce, plus chaude, alors j'ai abdiqué face aux avances de cet homme que je croyais être un ami.

Cette fois-là, il m'a appris à embrasser, à entrer sa langue dans ma bouche comme le font les grandes personnes. Ce ne fut pas une chose agréable, tant il y avait dans cet acte quelque chose d'indéfinissable comme une faute que j'aurais suscitée.

Je me sentais presque coupable d'avoir été abusée de la sorte sans pouvoir le dire à quiconque et mettre fin à ce que j'ai cru être une passade, alors que ce n'était que le commencement d'un long processus, sûrement mûrement réfléchi par ce monstre qui s'adonnait à l'avilissement de la personne humaine, à la destruction de l'innocence. Déjà malmenée « affectivement » par des parents, j'allais me décomposer tout doucement soumise à l'homme assouvissant sa pulsion sexuelle, en souillant l'enfant que j'étais. Il revint à la charge la semaine suivante, et ainsi de suite, durant cinq ans...

#####

Après des embrassades fougueuses, toujours aussi mal vécues, vint le cours d'anatomie masculine, soi-disant pour m'enseigner comment se faisaient les bébés. Devant mon visage ahuri, il a exhibé son sexe, pour me montrer scientifiquement la base de la conception humaine. A peine l'avait-il sorti de son slip que son pénis gonfla, devenant raide et tordu : il était affreux. Effrayée, tout en étant figée, mes yeux ne pouvaient se détacher de cette monstruosité phallique. Je ne savais ni quoi faire, ni quoi dire, devant l'exhibition de cet homme qui commença dans un va-et-vient de plus en plus rapide, à se masturber. A le voir ainsi s'affairer, j'en suis restée toute hébétée. Je ne comprenais ni la raison de sa démonstration, ni le but recherché... Par contre son visage changeait au fur et à mesure que les mouvements de sa main s'accéléraient.

Quand apparut une substance blanchâtre Jean s'immobilisa, il paraissait apaisé. Puis d'un ton professoral, il me montra dans le creux de sa main ce liquide laiteux dont

l'expulsion semblait lui avoir apporté un certain plaisir : « *Vois-tu Jocelyne, ça c'est du sperme !... Les spermatozoïdes c'est ça... C'est avec ça que l'on fait les enfants, les bébés...* » Il s'arrêta de parler. Moi toujours aussi figée, devant cette main ouverte j'ai perdu tant les mots que mon envie de fuir. Puis comme si de rien n'était, il rangea son sexe redevenu chose ridicule dans son pantalon et me laissa tranquille. A peine eut-il quitté la maison que je me retrouvais toute seule pour résoudre les conséquences psychiques venues de cette agression visuelle. Sans en connaître les raisons, quelque chose me disait que ce que j'avais vu n'était pas normal, qu'il y avait une transgression de l'interdit, « *du pas bien* » pour une gosse de mon âge et tout cela m'effrayait. Trop isolée au sein de ma famille, la seule solution à ma détresse fut de m'enfermer dans une peur bleue, craignant de plus en plus les fins de semaine, car il est revenu avec toujours ses comportements de détraqué¹.

#####

Mon père, pour ne pas rester au contact de son épouse, aimait trop souvent aller au bistro, et elle, à la maison, fulminait de ses absences répétées. En conclusion de leurs éternelles inimitiés, c'était à moi, la petite dernière, qu'était dévolue la lourde tâche d'aller chercher mon père au café, afin qu'il rentre... Avant de quitter la maison, à croire que j'y étais pour quelque chose, à chaque fois je me « faisais rouspéter » par ma mère, tout en sachant que mon père en ferait de même lorsqu'il me verrait. C'est la trouille au corps que je partais avec la nuit vers cet endroit.

Comme d'habitude, arrivée devant le café, à plusieurs reprises j'ai hésité à pousser la porte sachant que les yeux noir profond d'un homme que je dérangeais viendraient m'accueillir. Sa bouche alcoolisée laissait s'échapper des paroles désobligeantes à mon encontre, devenant l'intérêt premier des consommateurs accrochés à la générosité paternelle. La gent féminine en prenait pour son grade, un florilège de paroles vexatoires s'égrainait, créateur de rires idiots de compères avinés. Au milieu de ces hommes hilares, j'étais piteuse, tandis que mon père fanfaronnait, tout en n'en menant pas large, car il savait qu'il aurait à affronter sa « mégère de femme », comme il aimait la nommer.

Dans un silence précaire, le chemin du retour semblait s'éterniser, entrecoupé de répétitions d'une phrase : « *Avance où je te botte les fesses ! Ah les femmes, toutes les mêmes...* » C'étaient les seuls mots que prononçait mon père, trop préoccupé à se préparer au choc frontal, sachant que son épouse fulminait dans son coin, prête à bondir sur l'objet de son courroux. Moi, arrivée à la maison, je quittais subrepticement la pièce du futur combat, où les cris fusaient de partout, suivis de sons de vaisselle cassée. Chez nous les services de table changeaient souvent...

C'est pour cela aussi que Jean et sa femme étaient si appréciés, ils déminaient souvent ce terrain propice à l'envolée colérique. Chacun y trouvait son compte et moi j'étais laissée aux mains de Jean qui savait comment s'y prendre pour m'accaparer et me soumettre à sa bestialité. Toutes les excuses étaient bonnes pour qu'on se retrouve seuls et qu'il m'abuse même en vacances : « *Laisse les autres aller au cinéma, viens avec moi sous la tente...* » Jean marchait sur du velours.

¹ Nul ne m'avait parlé des exhibitionnistes, je ne savais même pas que cela existait...

Un entrepreneur

du vélo à l'ampoule et plus

#####

EXTRAITS

J'ai décidé de faire ce livre pour mes petits-enfants et arrière-petits-enfants car ils ne connaissent pas ma vie... Je souhaite que mes descendants sachent ce que leur papi a fait dans son existence, avec l'indicible espoir qu'ils prennent un peu exemple sur son parcours ; cela me ferait tant plaisir...

Aujourd'hui, les enfants sont élevés dans du coton, ils ne savent pas ce qu'était la vie d'antan, celle du début du siècle, malmenée par la guerre ; heureusement pour eux d'ailleurs... Par cet écrit, je laisse cependant un message d'espoir : dans la pire des situations, pour celui qui sait se retourner les manches et se donner à fond dans l'ouvrage, même si ses illusions du début sont battues en brèche, la réussite peut être au bout de l'épreuve. Par contre, on a rien sans rien, il faut travailler dur, toujours travailler dur...

#####

Adix-sept ans je n'avais en tête que le vélo, je voulais devenir un grand champion et faire le Tour de France. La guerre de 1940 m'a coupé l'herbe sous les pieds, quant à reprendre le vélo à 27 ans, il était trop tard... Alors j'ai changé de braquet, j'ai cherché à travailler.

Sans toujours le rechercher, j'ai été entraîné par des propositions qui m'ont paru bonnes, alors j'ai foncé comme je le faisais sur ma bicyclette, toujours à fond dans mon travail, avec comme fil conducteur, progresser, toujours progresser...

#####

Je suis né le 27 août 1918, dans un village de deux mille âmes à quarante kilomètres de Béziers et à trente-six de Carcassonne. Mes parents, commerçants de leur état, tenaient une boutique de biens de consommations hétéroclites, cycles, machines à coudre, armes de chasses, cartouches..., un lieu de vente diversifié comme cela se faisait en ce temps-là. Pour améliorer l'ordinaire, les bénéfices du commerce étaient investis dans l'achat de vignes, seule culture que la terre du Minervois accepte. Ici rien ne pousse, seul le vignoble pour vins de table prospère.

J'ai grandi dans un milieu mi-commerçant, mi-paysan, au niveau de vie correct pour l'époque qui n'avait rien à voir avec celui d'aujourd'hui où, pour être heureux, il en faut toujours plus. Nous, le peu que nous avions, nous paraissait important.

Comme tous les gamins, je rêvais d'avoir un vélo et, un beau jour, mon père m'en offrit un, j'avais quatre ans et demi. Aussitôt je le nommais *La Chicago*, à cause de la marque gravée sur la selle. J'étais

trop petit pour arriver aux pédales mais des taquets de bois, rajoutés, me permirent de pédaler plus aisément. Je devins aussitôt la vedette du village, mes copains n'avaient d'yeux que pour ce cycle, vu que j'étais le seul à en posséder un.

Peut-être marqua-t-il le début d'une passion, celle de devenir un jour coureur cycliste, que j'ai réalisée à l'adolescence ?

Avec les ans, le commerce de mon père prospéra, suivant l'évolution du marché, du vélo à la moto, armes de chasse, machines à coudre et autres machines domestiques. Il dut embaucher un ouvrier pour tenir l'atelier, ce dernier devint par la suite le mari de ma sœur. Après leur mariage ils montèrent un garage de mécanique autos et motocyclettes à Olonzac.

Mon père ne pouvant s'occuper du magasin et de ses dix hectares de propriétés viticoles, j'ai dû quitter l'école à douze ans, après le certificat d'études, pour le seconder.



Année 1915

*A gauche, ma mère **Jeanne Augusta**, dans ses bras, ma sœur **Jeannette** ; à droite, la mère de mon père, **Marie***

#####

Le temps passait, et je prenais de plus en plus de plaisir à pédaler. Toutes les occasions m'étaient bonnes pour sauter sur ma bicyclette, jusqu'à ce jour de 1935 où j'ai accroché, par défi personnel, la roue d'un cycliste. J'allais faire des emplettes pour la famille à Lézignan-Corbières, à une douzaine de kilomètres, quand un vélo rapide me doubla, me laissant presque sur place. J'ai appuyé sur les pédales pour le rattraper et plus je m'approchais, plus le cycliste accélérât sans pouvoir me déramponner. Sans le savoir, je venais de sucer la roue d'un coureur cycliste, plus âgé que moi, qui s'entraînait pour les courses dominicales. Etonné par mon audace, il s'arrêta sur le bas-côté de la route pour savoir qui j'étais.

« Tu fais des courses ?

— Non, je vais à Lézignan... »

A la façon dont il me regardait, j'ai eu l'impression qu'il ne me croyait pas.

« Cela fait cinq kilomètres que j'essaie de te déramponner, même en côte, sans y arriver... J'ai cru que tu t'entraînais comme moi. Tu as quel âge ?

— J'ai seize ans et demi...

— Eh bé, tu promets ! Tu as un sacré coup de pédales, tu devrais essayer de disputer des courses cyclistes le dimanche... Tu en as dans les jambes... »

Chacun de nous reprit notre route, mais cela m'avait donné des idées.

De retour à la maison, j'en ai parlé à mon père qui ne trouva rien d'autre à me dire : « *J'ai un vélo de course², en vitrine, que je ne peux vendre, car trop cher. Si tu en as envie, je t'en fais cadeau...* » Quelle joie ! Et cela m'a permis de prendre une licence au vélo club de Lézignan-Corbières.

Trois mois après, le 15 août 1935, je participais à ma première course de quatre-vingt-dix kilomètres à Canet (Aude).

Le départ est donné...

Me voilà dans le peloton, essayant de bien me comporter, de comprendre les règles de ce nouveau défi, quand mon boyau de secours, mal fixé sous ma selle, tombe. Je m'arrête pour le ramasser et, cette fois-ci, je fais comme les autres, je le positionne à la façon des coureurs de l'époque, entre les deux épaules.

Quand je me remets en selle les autres ont déjà cinq minutes d'avance, mais peu m'importe, me voilà pédalant, donnant tout ce que j'ai dans les tripes... Je roule, je roule, la tête dans le guidon. Les spectateurs applaudissaient devant tant d'ardeur, se rendant compte qu'à chaque tour je reprenais au groupe une minute, jusqu'à finir la course en queue du peloton. Ce fut ma première prouesse, matière à surexciter mes amis supporters, voyant en moi un futur gagnant.

Le dimanche suivant à Lézignan, lors du *Grand prix cycliste Georges Mestre*, au dernier des dix tours, je pousse sans complexe un démarrage pour sortir du peloton et m'échapper avec Bourrel, un camarade de club. Surpris par mon audace, des coureurs de deuxième et de troisième catégorie me prennent en chasse, me laissant quand même à l'arrivée la quatrième place. Mes copains, toujours aussi encourageants, me donnaient de l'assurance, stimulant en moi un brin d'orgueil avec ce sentiment intérieur que j'étais bon, que j'avais ce « petit quelque chose » qui différencie involontairement des autres. J'avais de la classe, du répondant dans les mollets et, en prime, le goût de la gagne. En peu de temps, j'ai pris de l'assurance, comprenant la tactique de course, sachant me faire mal au bon moment pour épuiser mes adversaires... Et ma troisième course fut le *Grand prix de la coiffure à Sète*, cent cinq kilomètres...

Tout se passe bien, je me sens en jambe, je teste les coureurs, je me sens fort. A vingt kilomètres de l'arrivée, j'appuie sur les pédales et je démarre comme une fusée, suivi par un gars qui prend ma roue, ne connaissant pas la fin du parcours, il m'a servi de guide.

Voyant l'arrivée proche, même punition, une accélération sèche et me voici franchissant seul la ligne de l'arrivée, les bras levés au ciel. J'étais aux anges ! Fier de ma prouesse, je savourais ma première victoire, d'autant que je venais de damer le pion à des coureurs chevronnés qui avaient des milliers de kilomètres dans les jarrets.

Première victoire, premier article dans la presse régionale, qui a pris l'habitude d'écrire mon nom aux palmarès des courses régionales. Je ne les gagnais pas toutes, ces courses, mais mon nom se retrouvait régulièrement inscrit dans les dix premiers arrivés...

En peu de temps je progressais et, au fur et à mesure, une certitude vint envahir mon cerveau, le vélo serait pour moi quelque chose d'important... J'avais en tête d'en faire une profession...

Lors du *Grand prix cycliste de l'Armistice* - cent cinquante kilomètres - en fin de saison cycliste, j'ai fait huitième parmi les professionnels ; je courais tout ce qui se trouvait... Mes bonnes places me

² De marque Wonder.

firent vite gravir les échelons, et je terminais l'année 1935 en troisième catégorie. L'année suivante, ce fut le grand lessivage, je devins une peinture respectée dans le Midi, tant j'avais brûlé toutes les étapes.

#####

En France, mes affaires prospéraient, mais quelque chose d'indicible vint perturber leur bonne marche quand je me suis rendu compte que la politique de l'Etat changeait. Au fil des ans certaines ampoules médicamenteuses commençaient à être de moins en moins remboursées. J'ai pressenti que des produits seraient classés comme médicaments de confort, j'ai eu raison !

En 2004, sur les trois usines que je possédais, seule celle de Casteljaloux reste ouverte. Les autres ont été désaffectées, le matériel de production délocalisé en Europe de l'Est ces trois dernières années.

C'est pour cela que j'ai décidé de vendre au plus vite. Mes fournisseurs de matières premières, les tubes de canne de verre, étaient intéressés par mon rachat qui s'est fait sur dix ans, par la méthode U.E.C. Pendant ce temps, je suis resté à la tête de l'entreprise.

En 1968, ils ont fait une première approche, achetant 34 % des parts ; en 1973, après une seconde étude, ils prirent 69 % des actions, devenant majoritaires, acquérant le reste en 1978 où j'ai quitté l'entreprise ; j'avais alors soixante ans.

En 1964, j'avais acheté un manoir avec un parc où passait un bras de rivière, la Brelle, qu'une personne avait voulu transformer en maison de retraite. Elle avait eu seulement les yeux plus gros que son porte-monnaie, et n'ayant pas pu payer les créanciers, elle a dû s'en séparer. J'ai racheté les dettes pour l'habiter...

Les pièces principales - salon ; salle à manger - faisaient chacune soixante-dix mètres carrés, plus grandes que les trois chambres avec salle de bains. Dans l'aile faisant dépendance j'ai pu loger ma sœur, mon beau-frère, ma fille et son mari, ainsi que mon père et ma mère. Il restait encore des pièces inutilisées.

J'ai revendu cette propriété en 1980 - j'avais alors soixante-deux ans - pour venir vivre près de Gaillac dans une maison de propriétaire à Candastre, avant de m'installer en 1984 à Gaillac, préférant vivre en ville qu'à la campagne. Ce choix de descendre dans ce coin de la France fut pure coïncidence. N'ayant plus d'usine à m'occuper, rien ne me retenait en Seine-Maritime, alors quand ma sœur m'informa qu'un château à vendre près de Gaillac pourrait m'intéresser, j'ai décidé d'aller le visiter.

A ma venue, en 1980, cette bâtisse n'était plus à vendre, l'agence me proposa alors une belle propriété viticole de vingt-cinq hectares, bien ensoleillée. Connaissant le travail de la vigne, je l'ai achetée par coup de cœur, employant deux frères sortant d'une école agricole pour entretenir ce bien.

Pour oublier les affaires et mon grand âge, je me suis lancé dans le golf, une nouvelle passion qui m'oblige à marcher, à tordre ce vieux corps sur toute sa longueur - je vais avoir quatre-vingt-six ans dans quelques jours.

Pour tenir mon organisme en forme, je fais trente minutes de sport quotidiennement à la maison où j'ai réservé une pièce à mes appareils de torture afin d'assouplir mes membres qui auraient tendance à se raidir.

Avant que vous ne fermiez ce livre, je ne peux que vous dire que la vie est belle, bien que je ne veuille pas penser à l'avenir...

Je n'ai rien de plus à ajouter.

Mémoires imparfaites

#####

EXTRAITS

Comme toutes les personnes âgées, je pense beaucoup à ma jeunesse, à ma vie, à ceux que j'aime, à ceux qui m'ont quittée, à vous tous mes bien-aimés, ma grande famille, la force et la joie de mes vieilles années.

Dans cet écrit, j'ai repris un peu pêle-mêle des souvenirs tellement anciens que j'en ai perdu une partie. Ma mémoire et mon cerveau s'affaiblissent... j'ai quatre-vingt-neuf ans. Pardonnez donc mon insuffisance si vous avez assez de courage pour me lire...

Courage donc ! A moi d'abord, à vous ensuite !

#####

De ma prime jeunesse, j'ai peu de souvenirs... Née en 1917³, durant la Première Guerre mondiale, dite la Grande Guerre, j'ai été allaitée, nourrie dans une maison de femmes (ma mère, ma grand-mère, sans oublier cependant mon grand-père) qui attendaient le retour des hommes, au 25 boulevard Carnot. A ma naissance, mon père, Jean Malecaze et les deux frères de ma mère, Georges et Roger Arrés, étaient au front, dans les endroits les plus périlleux.

Bonne maman Blanche parlait souvent de la capote infecte de mon oncle Georges, souillée de sang et de vermine, directement rapportée des tranchées. L'ai-je vue ?... Rien n'est moins sûr, pourtant j'ai toujours dans mes prunelles la vision de ce gros drap rêche, bleu horizon, si rêche et si dur qu'il donnait l'impression d'ajouter à l'inconfort.

J'ai vécu dans cette ambiance et, ensuite, surtout chez bonne maman, dans son souvenir de cette époque terrible.

La plupart des hommes, après avoir vécu durement en plein air, dans les tranchées, étouffaient dans les chambres douillettes. Leur retour fut difficile, ils avaient pris l'habitude de vivre entre eux et leur manque de manières choquait leurs épouses et leur mère. Ils étaient pour la plupart cassés moralement et les petites attentions maladroitement les exaspéraient. Beaucoup de ménages incapables de se réadapter à une vie normale volaient en éclats, la guerre n'avait pas fini d'infliger ses dégâts...

³ 18 mars 1917.

A cause de ce conflit mondial, mon oncle Roger, encore étudiant en 1919, n'a eu aucun désir de reprendre ses études. Il en a eu sa vie chamboulée et a vécu toute son existence dans des situations multiples et hasardeuses dont il était systématiquement mécontent. Son frère, Georges, déjà ingénieur, partit quant à lui construire des barrages en Afrique...

Au retour de mon père, nous avons vécu deux ans - je crois - à Angers (de 1920 à 1922) où papa, bien que militaire de carrière, avait trouvé une belle situation dans l'usine d'un de ses compagnons de guerre, monsieur Bessoneau. Mais cela ne put perdurer, car maman ne s'était absolument pas adaptée à cette nouvelle vie, ce qui l'a contraint à revenir à Toulouse, sans qu'il puisse par ailleurs s'adonner sa passion, l'aviation, militaire ou civile. Maman et ma grand-mère, inquiètes, ne le laissèrent pas réaliser son rêve. J'y reviendrai plus tard. Une fois de plus, papa s'était incliné !

Nous vivions donc à Toulouse tous les cinq - mon père, ma mère, mon grand-père, ma grand-mère (mes grands-parents maternels étant ruinés) - et bientôt tous les six avec l'arrivée de mon frère André, le 20 mai 1923. Quant à moi, j'étais l'objet d'une passion de la part de ma mère et mon grand-père. Passion qui m'a un peu pesé quand même. C'est difficile pour une enfant d'aimer pareillement tout le monde.

Je m'épanouissais surtout au contact de bon papa, alors que je n'aimais pas beaucoup bonne maman, pourtant une merveille de femme... Je ne sais pourquoi ! J'adorais ce grand-père, et aussi beaucoup ma mère, très brillante et très volontaire, auprès de laquelle papa ne faisait pas le poids. Cela m'est très douloureux de le dire, même aujourd'hui, mais je n'aimais pas assez mon père, toute focalisée que j'étais sur bon papa et maman. Je n'ai compris que plus tard l'homme qu'il était, aidée en cela par Jean.

Sauvé par l'amour

France, terre d'écueils pour un Kabyle

EXTRAIT

Aujourd'hui en 2006, je ne suis plus S.D.F. depuis longtemps même si, incrustés en moi, je ressens toujours la faim, le froid et la détresse de cette courte période. Ce passé tragique persistera à tout jamais comme une écorchure, que dis-je, une brûlure au fer rouge adoucie par une rencontre que je n'espérais pas, et qui a uni deux êtres à la religion et l'histoire séparées par la Méditerranée.

Etonnamment parfois lorsque s'épanouit l'amour entre un homme et une femme - peu important sa race et sa religion - l'union sacrée du mariage peut durer toute une vie. Je suis musulman, elle catholique. Nous vivons ensemble depuis quatorze ans et rien n'aurait pu se faire sans l'aide précieuse d'une organisation, un collectif de sans-papiers : la CIMADE.

Sans son aide efficace je n'aurais jamais pu me marier, vivre en France et connaître le bonheur de voir naître notre enfant...

#####

L'aube s'annonçait à peine lorsque j'ai entendu prononcer mon nom sans avoir le réflexe de répondre, tant j'étais fatigué et persuadé qu'il devait s'agir d'une erreur sur la personne. Mais d'où pouvait provenir cette voix à deux pas de mon lit alors que je pensais être dans ma chambre auprès de Christelle, ma future femme ? Sans vraiment réagir, je me suis retourné sur ma couche, laissant mon bras partir à la recherche du corps de ma fiancée pour ne rencontrer que le mur froid... Je me suis alors réveillé en sursaut ; rien ne cadrait plus avec mes habitudes, une atmosphère bizarre signalait un changement radical, je n'étais pas chez moi ! Quand j'ai enfin ouvert les yeux, tout m'est revenu...

« Réveillez-vous... Prenez votre sac et suivez-moi, s'il vous plaît ! »

Hagard, j'ai regardé ce policier qui me secouait par l'épaule alors que mes yeux embrumés se perdaient dans cette grande salle à peine éclairée et meublée d'une vingtaine de lits à étages, où dormaient encore des individus vivant la même détresse. J'étais si fatigué par tous ces événements que j'ai eu de la peine à me lever et à me mettre debout pour suivre cet homme qui traçait la route d'un pas rapide. Sans savoir où j'allais, j'avançais sur ses traces, mon sac à la main, tel un automate dépossédé de toute initiative puisque ma destinée, depuis hier à dix-sept heures, ne m'appartenait plus. Je me retrouvais prisonnier des rouages bien huilés d'une procédure d'expulsion sans l'espoir d'une quelconque indulgence.

Me sachant en situation irrégulière, je n'avais su réagir, trop impressionné par cette façon musclée de me signifier qu'ici, en France, on ne voulait pas de gens de mon « espèce » et j'avais paniqué. Au lieu de faire face au problème et trouver une réponse adéquate, comme essayer de prévenir la CIMADE - association qui déjà m'avait aidé -, je m'étais recroquevillé dans le désespoir. Cette méthode radicale m'avait séché au point d'entraver ma réflexion, me soumettant à cette force publique qui m'avait

emmené sans ménagement jusqu'à ce centre de rétention administrative, pour m'expulser au plus vite vers l'Algérie.

Encore endormi, sans même pouvoir faire un brin de toilette ni prendre un quelconque petit-déjeuner, j'ai été remis à deux policiers en uniforme à la quarantaine vivace et aux comportements peu courtois - un troisième attendait au volant du véhicule. A leurs regards, j'ai vite compris que je n'avais rien à attendre d'eux, ni pitié, ni attention particulière, tant des rictus de mépris déchiraient leur visage. Cela ne présageait rien de bon, et je n'eus guère à attendre avant que cette impression ne soit confirmée par leur intervention musclée.

A peine fus-je à leur contact qu'un des policiers me défaisait en effet de mon bagage tandis que l'autre m'entravait les poignets. Peu lui importait la douleur occasionnée par cette mise de bracelets très virile, en croix, qui aurait pu se faire plus calmement, sans violence, puisqu'à aucun moment je n'avais montré de volonté belliqueuse, mais bien au contraire une attitude soumise tant je me sentais en perdition.

Ainsi menotté, j'ai attendu que les papiers nécessaires à mon transfert soient remis au plus gradé, pour suivre son collègue qui s'est fait une joie de clamer, avant de tirer sur la courte laisse : « *Allez bicot, avance...* ». J'ai fait la sourde oreille, tentant d'oublier ce tourment - qui ne serait pas le dernier - pour suivre mon geôlier aux manières rustres que j'ai effacées trop rapidement de mon esprit. J'osais en effet crier en arabe un au revoir à un compagnon d'infortune, une connaissance d'un soir, l'Algérien qui dormait au-dessus de ma couche : « *Bon courage ! Peut-être qu'on se reverra au bled ; j'irai voir ta mère, c'est promis...* ». Je n'ai pu terminer ma phrase, interrompu net par la gifle brutale de mon guide qui n'appréciait visiblement pas cet échange en langue étrangère. Sans même s'en rendre compte il m'a profondément blessé et j'ai ressenti une montée de violence contrôlée, comme durant mes combats lorsque mes pieds, bien posés sur le tatami, se préparaient à la riposte. La pression fut telle que le policier dut stopper sa progression, surpris par cette résistance, sans se douter que dans un autre lieu, avec les deux mains prisonnières et la surprise aidant, je l'aurais mis sur les fesses d'un coup de pied sec.

A peine m'avait-il effleuré, qu'il m'était venu à l'esprit, comme un automatisme, d'user d'une parade efficace à cette attaque directe, parade maintes et maintes fois répétée durant mes entraînements. Il s'en était fallu de peu pour que j'enchaîne une réponse percutante, aussitôt réfrénée et contenue, grâce au précieux sang-froid du karatéka soumis à la maîtrise de soi. J'ai dû expirer et inspirer pour encaisser le choc et refouler mon agressivité qui, en ce lieu, se serait retournée contre moi bien que j'étais celui que l'on avait agressé.

Dans la rue, avec un civil, cela ne se serait assurément pas passé ainsi !... Je lui aurais « fracassé » la tête tant je suis révolté par de tels comportements.

Reprenant la main avec un sourire en coin, le policier m'a remis en marche d'un coup sec, puis m'a fait pénétrer sans précaution à l'arrière d'un fourgon J7.

« Assieds-toi, et tu te calmes le bicot ! Si tu veux jouer au con, on sera deux !... »

Poussé avec force, je me suis retrouvé assis sur un banc en bois inconfortable à l'arrière du véhicule, en compagnie de ce personnage peu aimable qui m'enleva les bracelets qui, lesquels déjà marquaient mes poignets tant ils avaient été serrés. J'ai cru à un geste libérateur et presque humain de la

part de mon geôlier, mais il n'en fut rien. Son but n'était pas de me libérer de cette attache douloureuse, mais de la rendre encore plus insupportable.

« Lève-toi et tourne-toi !... »

Toujours aussi obéissant, je me suis exécuté avant de me retrouver entravé, mais cette fois-ci les bras dans le dos, position d'un inconfort insoupçonné, car chaque cahot de la route entraînait de petites douleurs qui s'accumulaient pour me causer une souffrance incommensurable. La torture passive commençait...

« Assieds-toi, le bougnoule... On te ramène au pays en avion, tu as de la chance, car avec Le Pen ç'aurait été en bateau... »

Les rires des deux passagers avant se mêlèrent à celui de mon gardien, puis vint le silence avec le démarrage en trombe du véhicule. Je me maintenais difficilement assis tant j'étais ballotté à chaque virage pris un peu trop à la corde, avant que la conduite se stabilise sur les grandes artères.

Par la vitre arrière j'ai vu disparaître Blagnac, puis Toulouse, avant que le fourgon prenne la direction de l'autoroute vers une destination inconnue. Nous avons roulé longtemps alors que défilait le nom des villes, Carcassonne, Montpellier, Nîmes... Marseille se rapprochait et devenait à mes yeux mon ultime lien avec la France. Je n'ai pas osé poser de question, ni même ouvrir la bouche par peur de me faire chahuter, préférant l'oubli. D'ailleurs peu m'importait l'endroit d'où je serai expulsé !...

Je me sentais profondément triste de laisser derrière moi celle que j'aimais ; toutes mes espérances d'homme heureux de vivre en harmonie s'envolaient au fil des kilomètres, me séparant de cette femme avec laquelle je voulais convoler en justes noces. Penser à sa détresse m'apportait davantage de douleur, d'autant que je ne savais pas ce qu'elle était devenue. Je tentais de me rassurer en me disant qu'elle avait assurément trouvé refuge chez ses parents, sans doute très tristes eux aussi d'apprendre que leur futur gendre venait d'être cueilli par la police, comme un vulgaire délinquant.

Tous les événements s'étaient enchaînés si vite hier ! Ce ne fut qu'une fois arrivé au centre de rétention que j'avais eu droit à un rapide appel téléphonique, sous la surveillance d'un policier, pour tenter d'encourager Christelle à m'attendre. Je garde encore en mémoire sa voix noyée de larmes et ses mots balbutiés en formules désespérées, toutes dédiées à un amour écorché par ce rapt légal de ma personne. Difficile de parler lorsque l'on a les tripes nouées, je ne pouvais qu'essayer d'offrir l'ébauche d'un lendemain rieur, concluant la communication par ce brin d'espoir : « *Ne t'inquiète pas ma chérie, cette fois-ci je reviendrai avec des papiers en règle...* ». Mais comment faire naître l'espoir chez celle que l'on aime lorsque l'on se trouve en cage et, qu'au bout du fil, tout n'est que larmes et affliction ? La savoir plongée dans un tel marasme n'a eu de cesse de me ronger de l'intérieur, me provoquant une douleur lancinante accentuée par l'irruption dans mon esprit de son visage désespéré. Je n'arrivais plus à percevoir une vision positive de son minois, pourtant si agréable à regarder quand le sourire éclaire sa peau et tend ses zygomaticues. Je ne pus me départir de cette cruelle apparition qui, au fil des kilomètres, n'a cessé de me tourmenter. Je ne pouvais que penser à Christelle, si fragile et si douce, avec l'angoisse de la voir déprimer pour avoir été congédié de son cœur par la brutalité d'une force policière, et pour la torture morale que cet éloignement forcé allait provoquer. Je souffrais atrocement de cette situation alors que nous allions vers la fête, vers les épousailles...

#####

Pour reprendre la maîtrise de mes émotions, ma meilleure thérapie fut le sport, la pratique du karaté et de la musculation, qui m'ont redonné confiance en mes capacités et une meilleure image de moi-même. J'ai mis de côté le fait d'avoir été dupé par une vision faussement idyllique de la société française, présentée par une brochure universitaire puis la publicité d'une école de tourisme. Il y a eu tromperie sur le produit, mais j'ai fini par affronter la réalité en gardant ma dignité.

Malgré toutes les difficultés, j'ai réussi à obtenir mon diplôme, un BTS de tourisme, payé à la sueur de mon front en travaillant le matin de très bonne heure et tard le soir, alors que je me répétais comme un leitmotiv : « *Tu vas souffrir deux ans, après tu décrocheras un bon diplôme qui te permettra de trouver une bonne place ! Et les parents seront fiers de toi...* ».

En fait, mes espoirs ne se sont pas concrétisés puisque mon diplôme ne m'a pas donné l'accès au travail tant espéré... Seulement parce que j'étais un étranger, de surcroît Maghrébin, soumis à un racisme sournois qui m'était inconnu jusque-là. Mes études terminées, mes papiers ne purent être renouvelés et j'ai glissé très vite vers la précarité, tentant de survivre dans la rue avec toutes les turpitudes que vivent au quotidien les S.D.F. sur la voie de la clochardisation.

Par chance je m'en suis sorti, grâce aussi à des êtres secourables, de remarquables anonymes, qui ont su être là pour m'aider dans la détresse et m'empêcher de sombrer irrémédiablement. Sans doute ont-ils répondu à un projet divin pour m'accompagner sur ce chemin initiatique et douloureux qui m'a conduit à la rencontre d'une merveille incomparable : l'amour d'une femme.

#####

Quatrième de couverture

Quand on est Algérien, né en Kabylie, la France brille de mille feux, et tout vous porte à croire qu'avec un bagage intellectuel, un tel Eldorado vous ouvrira ses bras. Je l'ai cru bien naïvement et ce fut le début d'une longue galère.

Lors de l'écriture de ce livre, en 2005, je n'avais que trente-cinq ans, mais j'ai senti que je devais raconter mon périple d'émigré. Ce chemin, facile en apparence, s'est révélé terriblement compliqué dès mes premiers pas à Toulouse, malgré mes compétences et mes acquis qui se sont transformés du jour au lendemain en peau de chagrin.

J'étais venu ici poursuivre mes études, afin d'accéder à un métier respectable et devenir la fierté de ma famille restée au pays, des fellahs courageux aux yeux brillants de me voir sur de si bons rails pour envisager un avenir radieux.

En France, lorsque vos nom et prénom ne sonnent pas comme ceux du terroir, certaines personnes vous le font bien ressentir et abusent de votre ignorance. Je voulais être steward et j'ai payé, au prix fort, une formation de deux ans pour qu'à son terme l'on me rejette en disant : « *Ce n'est pas pour des gens comme vous !...* ».

J'ai subi une flopée de mesquineries, dont l'une des plus odieuses, celle qui m'a fait le plus mal, quand l'on m'a refusé le mariage avec celle qui deviendra ma femme et qui sera la mère de notre enfant... Arrêté par la gendarmerie, j'ai même été reconduit illico en Algérie, comme un bandit...

Par chance je m'en suis sorti, grâce aussi à des êtres secourables, de remarquables anonymes, qui ont su être là pour m'aider dans la détresse et m'empêcher de sombrer irrémédiablement. Sans doute ont-ils répondu à un projet divin pour m'accompagner sur ce chemin initiatique et douloureux qui m'a conduit à la rencontre d'une merveille incomparable : l'amour d'une femme.